

« Veuillez agréer, monsieur le vicomte, l'hommage de mon profond respect.

« ROSITA SPERANZA. »

En analysant ce billet où éclatait la franchise, il était facile d'en tirer des inductions : Rose avait dû apprendre soudainement le secret de son origine.

Ce fut Maxime qui émit le premier cette idée.

— En ce cas, dit le vicomte, ne prévenons pas mon père ; nous n'aurions à attendre de lui aucune indulgence.

Maxime réfléchit un instant.

— Rose, affirma-t-il, ne se prêterait à aucune combinaison qui pourrait lui être reprochée plus tard. Elle est fière. . . .

— Comme si elle était déjà une Borianne, interrompit le vicomte avec orgueil.

De son côté Rose ne restait pas inactive.

On devine les mobiles auxquels elle avait obéi en écrivant ce commencement de révélation : c'était à la fois pour elle un devoir de conscience et l'occasion de reprendre sa liberté.

Du reste, elle n'agissait pas de sa seule initiative.

Pierre avait été consulté par elle.

La pauvre enfant l'instruisit de tout ce qui la concernait ; mais, par un sentiment de délicatesse bien naturel, elle ne lui parla pas de Jacques.

Elle ne se croyait pas le droit de divulguer le secret de son cousin.

L'ingénieur demeura atterré par cette nouvelle. Il ne s'expliquait guère pourquoi son père et Mme Petitot lui avaient témoigné si peu de confiance.

Il les excusait, mais combien il déplorait de n'avoir pas été prévenu : il aurait veillé sur la tranquillité de sa petite sœur ; il aurait épargné à Mme Petitot les obsessions de la graciée et la visite de François Brégent.

— Alors, dit-il, la femme aux cheveux blancs, c'est ta mère ?

— Oui ! je ne puis plus en douter après les aveux de ma tante. La malheureuse m'a sacrifiée pour m'assurer l'avenir.

— Dis plutôt qu'elle t'a vendue !

— Oh ! non.

— Comment expliquer ses visites à sa sortie de prison, son insistance et les paroles haineuses, contre nature, qu'elle t'a lancées lorsque tu refusais de l'introduire auprès de notre chère malade ?

Rose courba la tête.

Pour excuser sa mère, il lui aurait fallu raconter l'histoire de Jacques.

— Dans tous les cas, dit-elle, je n'ai plus le droit d'entrer dans la famille des Borianne sans les avoir prévenus.

Elle regarda fixement Pierre, espérant surprendre dans son regard une expression de joie intime.

Mais le brave garçon avait le sentiment trop vif de l'amitié pour ne pas s'écrier aussitôt :

— Ce pauvre Maxime !

Rose se pinça les lèvres : décidément, il ne l'aimait pas, et les regrets qu'elle avait cru lire sur sa physionomie, durant ces derniers temps, n'existaient que dans son imagination, à elle !

Pierre ajouta après un long silence.

— Est-il indispensable que tu fasses aux Borianne cette confidence ?

— Impossible de m'affranchir autrement, répondit Rose. Bonne maman et toi, vous m'avez forcé la main. Maxime ne comprendrait pas que je lui retire ma promesse sans une raison sérieuse. Cette raison est malheureusement trouvée : jamais le comte de Borianne ne consentira à s'allier à la fille des Rassajon.

— Mais tu ne portes pas ce nom et j'espère bien que le secret nous sera bien gardé.

— Rien ne le garantit. Mon devoir est tout tracé : les Borianne sont gens d'honneur, je puis me confier à eux. Maxime se résignera et, si bonne maman se rétablit, comme le docteur nous le fait espérer, nous reprendrons notre bonne vie tranquille d'autrefois.

Elle fixa de nouveau son grand frère et constata avec joie qu'elle avait réussi à amener un sourire sur ses lèvres.

— Je n'ai pas le droit, dit Pierre, de m'opposer à une résolution que ta conscience t'a dictée et d'où dépend ton avenir. Je te ferai observer toutefois que bonne maman en éprouvera un très vif chagrin. Je n'ose plus te parler de Maxime ; mais enfin, tu l'avais accepté et il ne se consolera jamais.

— J'attendrai, répondit-elle, que bonne maman soit rétablie pour lui annoncer la nouvelle et faire ma confession. Elle m'approuvera. Quant à Maxime, il se courbera devant la fatalité. Il ne saurait imposer à sa famille une telle alliance.

Comme elle ne pouvait retenir ses larmes, Pierre, se méprenant sur la cause réelle de son chagrin, l'embrassa avec un élan plus que fraternel.

— Chère petite sœur, dit-il, il faudrait être bien injuste pour faire retomber sur toi l'infamie de tes parents. Quoi qu'il arrive, tu peux

être assurée que cette affreuse découverte ne t'a rien retiré de mon affection.

— Oh ! cela ! fit-elle, je le savais d'avance !

Et elle lui rendit son baiser.

Leur bonheur commençait à cette minute même.

Il naissait dans la peine la plus cruelle, dans le malheur qui s'abattait sur leur maison.

Rose écrivit au vicomte.

Elle soumit sa lettre à Pierre, qui n'y trouva rien à reprendre.

Le lendemain, à l'heure dite, elle partait, seule, pour accomplir ce qu'elle croyait être son devoir.

Au château, le vicomte et Maxime avaient commencé par prévenir l'aïeul, qui se fit relire jusqu'à trois fois le billet de Rosita Speranza.

— Parbleu ! s'écria l'octogénaire, nous devons nous y attendre. Autant que cela soit arrivé avant qu'après. Le mal n'est pas irréparable.

Maxime comprit qu'il aurait en ce terrible vieillard un adversaire implacable.

Et malgré le signe que lui fit le vicomte pour l'inviter à la patience, il s'écria :

— Que voulez-vous dire, grand-père ?

— Rien pour le moment, répondit d'un ton sec l'ancien magistrat. Attendons la révélation promise.

Mais Maxime pensa qu'il importait de discuter immédiatement la question d'où dépendait sa destinée.

— Quoi qu'il en soit, déclara-t-il, j'aime Rose, j'ai sa promesse, elle a la mienne, et rien au monde ne saurait nous désunir.

— Ce n'est pas la première fois, dit l'octogénaire, qu'on se permet, dans ma famille, de me tenir un langage de cette nature ! je ne m'y habituerai jamais.

Le vicomte pâlit sous le reproche indirecte que son père lui adressait.

Pour couper court à la discussion, le vicomte sonna son valet de chambre et lui donna l'ordre d'avertir la marquise qu'il avait à lui parler de suite.

Hermine accourut ; mais en voyant les physionomies bouleversées des trois hommes, elle s'arrêta, interdite et inquiète sur le seuil de la porte.

— Qu'y a-t-il, mon père ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Assieds-toi, dit le vicomte. Ton frère va nous relire, à haute voix, la lettre qu'il a reçue ce matin de Rosita Speranza.

A cette nouvelle, le visage de la marquise se contracta.

Elle prit place dans un fauteuil, auprès de son père.

Au mot de *révélation*, Hermine tressaillit ; Maxime et le vicomte, qui l'observaient, échangèrent un regard.

— Qu'en pensez-vous, ma sœur ? dit ce dernier.

Elle garda le silence.

— Que veux-tu qu'elle en pense ? dit l'octogénaire. Elle n'a qu'à faire comme nous : attendre. Avant de juger une cause, il faut en posséder tous les éléments.

A deux heures, les Borianne se trouvaient réunis au salon lorsque le valet de chambre leur annonça la visite de Rosita Speranza.

Maxime alla au devant de sa fiancée.

— Chère Rose, lui dit-il en lui prenant la main qu'il porta à ses lèvres, votre démarche est ma condamnation, je ne puis croire à ce que vous redoutez. J'en mourrai.

— Soyez fort, mon ami, répondit-elle avec des larmes dans la voix. Le devoir avant tout !

Elle était très pâle ; mais une résolution inébranlable se voyait sur sa physionomie.

Maxime lui ouvrit la porte du salon.

Le comte et son fils s'étaient levés.

Elle apparut dans tout l'éclat de ses charmes, réhaussés par un grand air de dignité.

Maxime regarda son père et demeura frappé de stupeur.

Le vicomte s'était reculé à la vue de Rosita Speranza.

Ses yeux, dilatés par l'épouvante, lançaient des éclairs de folie.

Il ne prononça pas une parole ; mais ses lèvres serrées accusaient l'effort de sa volonté pour retenir le cri de son âme.

Maxime se précipita vers lui.

— Mon père, vous souffrez ?

Le vicomte se toucha le front comme pour s'assurer s'il n'était pas le jouet d'une hallucination.

— Je croyais rêver, murmura-t-il.

Il se laissa choir sur son fauteuil.

— Ce n'est rien, dit-il : un simple étourdissement. Soyez tranquille, je ne m'évanouirai pas, moi !

Et il lança un regard terrible à sa sœur qui, livide, la tête baissée, les yeux fixés sur le tapis, semblait être en proie à une peur mystérieuse, à la peur du coupable devant la justice.

Rose, interdite, restait debout, se demandant le motif de l'impression étrange qu'elle produisait sur les parents de son fiancé.

Maxime lui avança un siège.